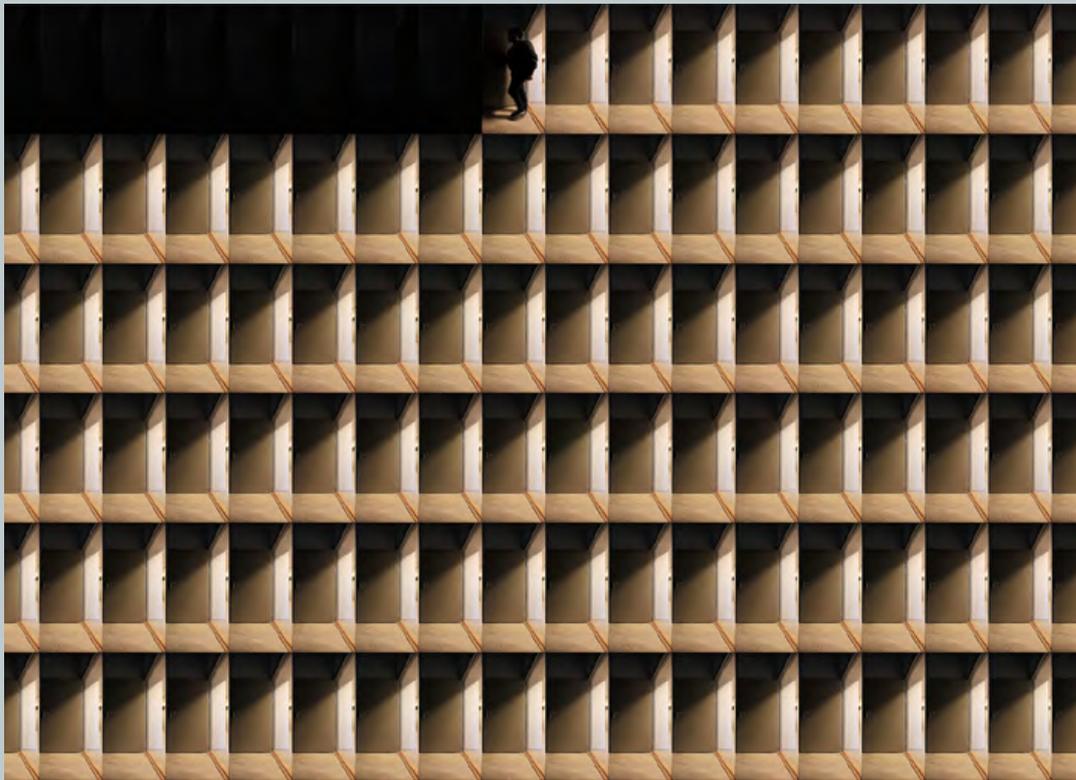


# Le temps à l'œuvre

PAR MARC MERCIER

---



↑ The Door de Hasan Dareghmeh (2020)

**Le temps est à l'œuvre dans toute image. Pas seulement dans l'image, souvent il déborde. Il suffit parfois d'un geste, d'un regard, pour que le regardeur se fige d'effroi ou bien au contraire se mette en mouvement. Bref, le cours normal des choses peut s'interrompre et advient alors, sans qu'on y ait pris garde, une situation qui jusqu'alors était impensable. Il y a un agir des images. Nous essaierons dans ce texte de parcourir des œuvres d'art vidéo exposées à l'occasion des 34<sup>es</sup> Instants Vidéo de Marseille, en nous demandant comment s'écoule le temps ? Qu'est-ce qu'il nous donne à imaginer ? Imaginer faire, imaginer être.**

Gaëlle Callac a réalisé une série de trente-quatre courtes vidéos rassemblées sous le titre *Allégories* (2021). Elle donne la définition de ce mode d'expression qui consiste « à représenter une idée abstraite, une notion morale par une image ou un récit où, souvent (mais non obligatoirement), les éléments représentants correspondent trait pour trait aux éléments de l'idée représentée », et ainsi le tour semble joué. Le protocole est simple : un seul plan séquence d'une durée d'une minute tourné avec un iPhone 6 qui se termine toujours par la découverte d'un livre. Le titre, le nom de l'auteur ou de la maison d'édition évoquent, l'un ou l'autre ou tous ensemble, une idée ou une notion qui ne sera pas étrangère au chemin parcouru pour l'atteindre. Chaque spectateur établit librement les liens entre les éléments qui sont apparus lors du cheminement et le livre. Tout l'intérêt du film est que le parcours ne se passe pas exactement comme cela.

D'emblée, en préambule (*Allégorie #0*), nul chemin, une grille de basse-cour avec deux poules. Sous le regard effaré d'une poule rousse, une poule blanche donne un coup de bec à un livre de Stig Dagerman, *Notre besoin de consolation est impossible à rassasier* (Actes Sud). Fallait oser, ouvrir par l'image d'un enclos. Nous pouvons y lire aussi notre propre condition humaine, la lecture et l'imagination peuvent être les clés d'une émancipation. Quand tout semble trop étroit, il faut prendre le large. De n'avoir pas pris la fuite à temps, Dagerman s'est donné la mort après avoir écrit ce livre en 1954.

Un chemin de sous-bois, quelques herbes et pétales, quelques entraves (des troncs d'arbre), des ombres et des lumières et, soudain, posé sur une caisse en bois, *L'amour fou* de André Breton (Gallimard). Le grand large, le grand frisson, quoi ! Quand débute *Allégorie #2*, notre rapport à l'œuvre va changer, le temps entre en jeu. Un chemin courbe, un banc vide, un rocher sur lequel repose *Quelqu'un* de Robert Pinget (Éditions de Minuit). Nous sommes désormais en attente, nous pouvons même jouer au jeu des devinettes, quel livre va surgir ? Ou nous faire monteur en reliant ce *quelqu'un* sans queue ni tête avec cet *amour fou* dont la place est vacante. Alors, on s'impatiente à l'idée de la suite de notre pérégrination, chemin d'herbe qui mène à une inattendue baignoire en rase campagne, on s'y penche : une fleur et un livre de Bertrand Belin, bien évidemment aquatiquement intitulé *Requin* (P.O.L). *L'amour fou* n'est pas sans danger, c'est pour cela que tant d'individus s'y refusent. Bondissons jusqu'à *Allégorie # 34*, une fin en fanfare sous un ciel de blancs nuages, sur une marche de l'estrade où l'orchestre vient d'arrêter de jouer, du théâtre (*Ton nom dans le feu des nuées, Élisabeth* de Jean Vauthier, Gallimard), rideau donc, tout peut (re)commencer autrement. Peut-être que



↑ **Allégories #0** de Gaëlle Callac (2021) → Barricades faites de rouleaux et de liasses de papier journal dans la Schützenstrasse, devant le siège de la maison d'édition Mosse (Willy Römer, 1919) → **La traversée du rail** de Robert Cahen (2014)

les poules ont depuis percé leur geôle. Peut-être que *quelqu'un* est assis sur le banc et qu'un amour fou va surgir. Lire, c'est livrer bataille. Je ne sais pas si bien dire.

Il existe une photo de Willy Römer, prise à Berlin le 11 janvier 1919 et légendée : *Barricades faites de rouleaux et de liasses de papier journal dans la Schützenstrasse, devant le siège de la maison d'édition Mosse*. Nous voyons une poignée d'ouvriers insurgés munis de fusils. Nous savons qu'en face, le gouvernement a mobilisé mitrailleuses et véhicules blindés. Allégorie d'un soulèvement révolutionnaire malgré tout, malgré la disproportion du rapport de force. Il était pourtant temps que le monde change de base, hélas, nous connaissons la suite de l'Histoire.

Il n'y a pas que les poules qui sont encloses. Beaucoup d'humains le sont aussi. La différence, c'est que les gallinacés n'enferment ni poules, ni dindes, ni pintades. Notons que parmi le genre humain, il y a deux catégories bien distinctes, ceux qui ouvrent les portes et les autres. Par exemple, il existe un fameux poème de Francis Ponge tiré du *Parti pris des choses* qui débute ainsi : « Les rois ne touchent pas aux portes. » Puis le poète nous décrit minutieusement tous les détails de l'action qui conduit aux plaisirs d'ouvrir une porte. Bien sûr, il ne nous dit ce qui se passe si derrière une porte s'en présente une autre, puis une autre et encore une autre qu'il faut sans cesse ouvrir jusqu'à l'infini. Que ressent-on quand chaque geste d'ouverture nous conduit inexorablement à une autre fermeture ? Ce temps répétitif jusqu'à saturation constitue la matière d'une vidéo de l'artiste palestinien Hasan Daraghme, *The door* (2020). Durant huit minutes, avec un rythme mécanique, un individu avance de case en case jusqu'au bout de l'écran, puis passe à l'étage au-dessus et ainsi de suite, réitérant toujours le même geste d'ouverture d'une porte toujours identique, jusqu'à ce que l'écran soit plein. Puis tout s'efface et recommence. Un éternel recommencement n'est pas en soi un drame, la succession des saisons, des jours et des nuits, accompagnent nos vies comme le battement de notre cœur. Ici, ce qui fait tragédie, c'est que le temps, au bout du compte, n'existe plus. Ce n'est pas un recommencement en spirale où chaque épisode du même mène malgré tout vers un ailleurs ou un lendemain, mais une répétition qui tourne en rond, qui ramène sempiternellement au point de départ sans que l'individu n'ait pris une ride. La situation est toujours la même malgré l'acharnement à ouvrir, à se libérer, à user un temps qui ne s'use jamais. C'est ce qui explique le singulier du titre *The door*, alors qu'à l'image, des portes, au bout d'un moment, nous en comptons énormément. Mais ne nous trompons pas, là, l'acharnement à ouvrir témoigne du fait que le fil du désir sans cesse interrompu persiste inlassablement. Il finira bien par passer outre. En italien, un tour se dit *una volta*, il n'y a qu'un pas pour que le *re-tour* devienne *la révolte*.

Car des répétitions, nous en trouvons aussi en veux-tu en voilà dans une ancienne vidéo de Robert Cahen, *La traversée du rail* (2014). La caméra est posée sur des rails à l'endroit d'un passage à niveau, en Chine. Elle enregistre le passage incessant et burlesque de motocyclettes et piétons avec une énergie tumultueuse. La traversée est rarement fluide, les roues butent sur les barres parallèles d'acier profilé ou ces indispensables traverses qui maintiennent l'écartement des rails. Le film est destiné à être projeté en boucle pour insister sur ce sentiment de flux incessant. Cependant,

contrairement à *The door*, chaque tentative de passage se termine par un succès. Les protagonistes une fois passés, tirent leur révérence à l'écran. Quand quelques minutes plus tard, nous les voyons réapparaître de l'autre côté, nous pouvons tout à fait supposer que l'action se déroule plus tard. Chaque passage succède à une entrave qui sera de toute manière vaincue par l'acharnement des passants. Une vidéo de l'éternel devenir.

L'artiste franco-portugaise Esmeralda Da Costa, avec le triptyque *En attendant que le vent tourne* (2019), met en scène le soulèvement des éléments (vent, eau, feu, terre) face à l'accumulation inexorable des déchets humains qui stagnent à la surface des flots. Ce sont deux temps qui s'opposent : le temps cyclique des éléments et le temps linéaire des immondices qui vont croissant de jour en jour. L'artiste tente l'impossible. Son corps agit comme si elle voulait se débarrasser de sa mémoire d'éducation (une nature considérée comme un environnement, un décor, un libre marché où puiser tout ce dont nous avons besoin de consommer) pour atteindre une mémoire d'espèce (où rien ne nous distinguerait du monde végétal, animal, minéral...). Elle est comme un arbre qui se souvient avoir été oiseau, un humain (en position fœtale) qui se souvient avoir été poisson, un brin d'herbe qui se souvient avoir été brise matinale. Elle fait corps, s'accorde, n'habite plus un milieu, elle est une présence inactuelle, elle danse sur un temps suspendu. Ainsi Da Costa met en jeu la continuité et la discontinuité, la logique de la vie et celle du savoir, de l'intelligence conceptuelle, de la science. Elle se pose au *mi-lieu*, là où le fil qui nous relie à l'essence de toute chose fut peut-être rompu. Le regard que cela suppose ne peut être qu'intérieur. Ce retrait, cette plongée, est la forme paradoxale d'un soulèvement au bénéfice espéré d'un temps à venir où le vent tournera enfin. Et comme le poète Nazim Hikmet, depuis sa geôle enfouie sous le niveau de la mer du détroit du Bosphore, nous pourrions avoir envie de crier que « les plus beaux jours à vivre sont, pour sûr, à venir ».

Quand la mer se démonte, elle devient tempête. Nous pouvons aussi démonter une horloge pour remettre le temps à l'œuvre, la remonter différemment en multipliant les aiguilles, leurs rythmes, leurs sens. Les images sont traversées par un nombre incalculable de flèches du temps. Il faut juste prendre le temps de les regarder. Alors, comme nous y invite Georges Didi-Huberman avec son dernier ouvrage – livre d'ouverture(s) – nous serons en mesure d'*imaginer recommencer* (Éditions de Minuit, octobre 2021).